

# La Bonne Impératrice

## MARIE

**U**n Empereur de Rome, dont la vieille chronique a négligé de nous transmettre le nom, se mit une fois en pèlerinage; il accomplissait le vœu, fait dans une maladie très grave, d'aller, s'il en revenait, en rendre grâce, à Jérusalem, sur le tombeau de Jésus-Christ sauveur. Ce pieux convalescent laissa l'administration de ses états à son frère, sans autre nom aussi que son frère, de façon toutefois que l'impératrice Marie, jeune et belle épouse du monarque pèlerin, gardât la surintendance générale de l'empire. Le frère, ambitieux, se jeta dans tous les désordres imaginables; il saccagea les biens de l'État, abusant traitreusement du nom de la bonne Marie; poussa l'audace jusqu'à faire l'aveu d'un criminel amour à cette vertueuse femme, qui, remplie d'indignation et d'effroi, se retira dans le sein de son conseil. Les hommes prudents dont il était composé la poussèrent, malgré sa charitable répugnance, à le faire enfermer dans la tour. Elle ne fit d'abord que l'en menacer; mais loin de mettre un terme à ses désordres, cette menace ne fit que les accroître, et la haine de ce monstre devint si grande contre son innocente souveraine qu'elle se vit en effet contrainte à le faire enfermer. Le peuple respira, et la vertu cessa de trembler sur le trône.

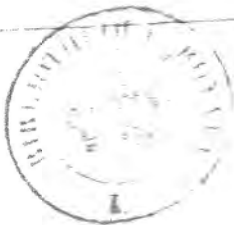
Peu de temps après, l'Empereur revint, et l'on prépara de grandes réjouissances. La généreuse Marie, voulant épargner à son époux l'amertume de retrouver un frère en prison pour des crimes si honteux, croyant que cet excès de clémence le toucherait, fit

rendre la liberté au coupable. Le lâche, n'écoutant que son aversion et l'orgueil qui brûlait de se venger d'elle, la prévint auprès de l'Empereur qu'il vit en secret, accusa sa belle-sœur de ses désordres personnels, et jura qu'on ne l'avait enfermée que pour prévenir l'infamie dont il avait voulu vainement la faire rougir.

L'Empereur, troublé par la jalousie, trompé par la fausse candeur du méchant qui répandait des larmes, condamna Marie au dernier supplice, et la livra aux mains de trois chevaliers chargés de la jeter à la mer. Arrivés en silence au lieu lointain choisi pour exécuter ce crime, le ciel en eut horreur, car les bourreaux, écartant le long voile qui couvrait le beau visage de la victime, se sentirent enchaînés par le respect. Une compassion invincible s'empara alors de ces hommes farouches; ils n'ont plus que le triste courage d'abandonner leur souveraine sur un rocher désert qui surgit au milieu des flots, après l'avoir dépouillée de ses riches vêtements pour attester qu'ils ont rempli les ordres impitoyables.

Cette chaste Reine n'a donc plus pour se couvrir que la toile grossière destinée tout à l'heure à lui servir de linceul, et c'est à genoux qu'elle en remercie la Vierge, tandis que les hommes, étonnés de tant de vertu, s'éloignent tout troublés en se cachant les yeux, car leurs yeux étaient humides.

Demeurée seule dans ce péril immense, l'âme pure de Marie, qui ne croit pas à la mort éternelle, s'élève et plane au-dessus de son abandon terrestre; c'est à la



Pardoux

DE

M<sup>ME</sup> DESBORDEN-VALMORE.



Musique

DE

M. VOGEL.

# ROMANCE

CHANT. *Religioso.*

PIANO. *Andante.*

*p*

*p*

Vous que j'ai ser-

vi - - - e, Rei - ne de mon sort, Vous sa - vez ma vi - - - e.

pro - té - gez ma mort; Je - tez, quand je tom - - be Si jeu - - ne à la

Ritard. Tempo 1°.

tom - be, Pour prix de ma foi, Un voi - le sur moi!

Ritard col canto.

1<sup>er</sup> COUPLET.

Le front pen - ché, sans di - a - dè - me, Moi, pauvre sœur du mal - heu - reux,

Rall. Ritard.

Ne ré - gnant plus sur ceux que j'aime, Ah! laissez - moi pri - er pour eux. D.C.

Roll. Ri - - tar - - den - - do.

2<sup>e</sup> COUPLET.

Seu - le sur une lu - ni - de pier - re Qui sert d'au - tel à ce dé - sert,

rall.

Vous en - ten - dez mieux ma pri - è - re, Puis - que le temple est dé - cou - vert. Vous que j'ai ser - vi - - e, etc.

3<sup>e</sup> COUPLET.

Et si quel - que plan - te di - vi - ne Peut gué - rir le plus noir poi - son,

Fai - tes que mon cœur la de - vi - ne Pour rendre aux méchants la rai - son. Vous que j'ai ser - vi - - e, etc.

Procédés de E. DUVERGER.

Vierge surtout, qu'elle a fidèlement servie, que montent ces doux sanglots qui demandent grâce et n'accusent personne :

## Prière à la Vierge.

Vous, que j'ai servie,  
Reine de mon sort,  
Défendez ma Vie  
Jeune pour la mort!  
Jetez, si je tombe,  
Déjà dans la tombe  
Une aile à ma foi,  
Un Voile sur moi!

Le front penché sans diadème,  
Moi, pauvre sœur des malheureux,  
Ne régnaient plus sur ceux que j'aime,  
Oh! laissez-moi prier pour eux!

Vous, que j'ai servie,  
Reine de mon sort,  
Défendez ma Vie,  
Jeune pour la mort!  
Jetez, si je tombe  
Déjà dans la tombe,  
Une aile à ma foi,  
Un Voile sur moi!

Dans l'espace où tout m'abandonne,  
Je ne pleure que mon époux;  
Dites-lui que l'amour pardonne,  
Si jamais il me nomme à Vous!

Vous, que j'ai servie,  
Reine de mon sort,  
Défendez ma Vie,  
Jeune pour la mort!  
Jetez, si je tombe  
Déjà dans la tombe,  
Une aile à ma foi,  
Un Voile sur moi!

Seule sur une humide pierre  
Qui sert d'autel à ce désert,  
Vous entendrez mieux ma prière,  
Puisque le temple est découvert.

Vous, que j'ai servie,  
Reine de mon sort,  
Défendez ma Vie,  
Jeune pour la mort!  
Jetez, si je tombe  
Déjà dans la tombe,  
Une aile à ma foi,  
Un Voile sur moi!

Et si quelque plante divine  
Peut guérir le plus noir poison,  
Faites que mon cœur la devine  
Pour rendre aux méchants la raison.

Vous, que j'ai servie,  
Reine de mon sort,  
Défendez ma Vie,  
Jeune pour la mort!  
Jetez, si je tombe  
Déjà dans la tombe,  
Une aile à ma foi,  
Un Voile sur moi!

Couverte seulement du lin grossier qui l'enveloppe, Marie, agenouillée dans une foi profonde, attire les regards de la Vierge qu'elle prie. La Vierge apparaît avec son visage rayonnant de charité; sa main protectrice montre à l'abandonnée sur la roche une herbe inconnue dont elle va bientôt bénir la découverte, car elle croit entendre parler au milieu de son âme. Une voix douce, et mystérieuse et distincte tout ensemble, lui souffle que cette herbe sombre recèle la vertu qui guérit le lépreux, si le lépreux s'est repenti des fautes de l'homme pécheur. Marie écoute; elle adore sans comprendre, et, le front baissé sous ses mains suppliantes, elle pleure et rêve longtemps encore la vision divine qui s'est doucement évanouie.

Trois jours, trois nuits se passent dans cette morne solitude, et la faim ne s'éveille pas dans les flancs de Marie, comme abreuvés de céleste nourriture. Tout à coup, du côté de l'Orient, une galère remplie de passagers vêtus de blanc, s'en allant en pèlerinage, poussée par un souffle qui la dirige à l'insu du pilote, aborde au terrible rocher sans choc et sans obstacle. Tous ces hommes qui cherchent la voie de Dieu, surpris de trouver là une jeune femme pauvrement vêtue d'un voile grossier, lui font des questions curieuses,

auxquelles elle répond avec une réserve touchante et une dignité qui les étonne au point qu'ils se regardent entre eux comme des gens inquiétés d'un rêve. Le capitaine de la galère, se sentant ému du plus profond respect, se hâte d'offrir tout ce qui peut servir de vêtement convenable à cette femme étrangement noble et belle, puis l'emmène avec humanité dans le vaisseau des hommes pieux.

Marie, obéissant à ce signe visible de la protection céleste, avait cueilli en toute hâte l'herbe promise à la guérison des malheureux. « Quel est, lui dit-on, cet inutile fardeau dont vous embarrassez vos faibles bras? — C'est un fardeau dont ma misère s'honore, répond-elle simplement, car c'est le bouquet de la Vierge. » On la laissa dire, ne comprenant rien à sa parole douce et ferme à la fois; puis, chargée de ce trésor dont chacun ignore la valeur, elle s'abandonne au chemin mobile où naguère elle a dû trouver la mort.

Arrivée à Pise, en compagnie des pèlerins, Marie choisit de préférence un asile obscur chez une vieille et pauvre femme qui semblait la chercher dans la foule. Dès lors elle consacre ses jours à des actes de charité, puis elle travaille sous ce toit rigide pour subvenir à son humble existence. Il arriva que le chef de ce pays était dévoré de la lèpre, et qu'il avait vainement épuisé tous les secours des médecins du temps. Sa guérison venait d'être déclarée impossible, et la consternation régnait autour de son palais; quand Marie, émue au récit de ses souffrances, dit avec une modeste conviction: « Moi, qui ne suis qu'une pauvre femme, si je voyais le Roi, je guérirais le Roi. » Ce propos, circulant par la ville, arriva, comme sur une aile d'oiseau, dans l'oreille du puissant abattu; il lève sa tête découragée, et par un mouvement d'espérance avec lequel Dieu soutient et alimente les cœurs malades, il fait appeler devant lui la femme que personne ne connaît dans Pise. Amenée au palais, et suivie de la foule qu'elle entraîne par sa grâce sérieuse, elle dit au Roi: « Ceci vient de qui donne à son gré la vie et la mort: buvez avec foi et repentir de vos fautes; buvez au nom de qui m'envoie, et soyez guéri. » Le Roi la regardant comme on regarderait Dieu visible, but avec foi et fut guéri.

Tous les infortunés frappés de la hideuse maladie, en apprenant cette cure merveilleuse, accoururent implorer à genoux la même assistance. Marie versa sur

eux le prodige qui coulait sans effort du bouquet de la Vierge, recueillant de partout les bénédictions du peuple. « Ah! disait-elle par un saint amour qui la faisait sourire, si je ne suis leur Reine, je suis du moins leur mère! » et toujours le regard de la Vierge perçait les ténèbres de son abandon.

A la fin, ces faits se multiplièrent tant, que le bruit en atteignit Rome, semant partout l'étonnement et la curiosité. Rome disait que depuis la noire calomnie répandue sur la bonne impératrice Marie, son ennemi l'expiait par une horrible lèpre! Rome disait que ce mal vengeur, dévorant ses yeux et ses chairs, lui avait fait tomber la peau du visage; que tous les mystères évoqués pour sa guérison n'avaient fait qu'approfondir ses plaies rongeuses.

L'Empereur, toujours triste, et sous un pesant souvenir, frappé des récits qui venaient de partout jusqu'à lui sur la femme étrangère, pensa que son secours pourrait du moins alléger la moitié de son malheur, cette calamité funeste tombée sur son frère, dont il n'avait jamais soupçonné la trahison. Aussitôt des ordres sont donnés et suivis avec la célérité qui vole aux moindres désirs des Rois. Marie arrive, ne demandant, pour prix de son obéissance, que de rester voilée aux yeux de tous, par suite d'un vœu fait à la Vierge alors qu'elle en a reçu le don de guérison. Cette clause accordée, elle s'approche, renfermant avec effort sa profonde terreur à la vue de l'homme qui l'avait si lâchement accusée; mais toujours elle-même, elle rappelle pour lui ses forces et sa voix. Cette voix, qui s'est usée dans la prière et les consolations données aux malheureux, dit à celui-là, le plus malheureux de tous: « Buvez avec la foi et le repentir de vos fautes; buvez au nom de qui m'envoie, et vous serez guéri; mais auparavant sanctifiez votre âme par le soulagement de la confession, afin qu'elle régénère votre corps; sinon vous ne guérirez pas. »

Le lépreux l'écoute; il feint de consentir à cette loi qu'il trouve en lui-même rigoureuse comme la mort, et se tait sur le crime qu'il expie si cruellement. « Qui sait, dit-il à part; cette herbe n'est pas Dieu; elle guérira mon corps, et ce n'est pas elle qui guérira mon âme. » Alors il but, et l'herbe demeura sans puissance en coulant auprès de ce cœur sans vérité. L'étrangère alors lui reproche tristement de vouloir tromper Dieu, qui lui envoyait par elle sa guérison; puis elle l'avertit qu'il restera tel au dehors tant que sa con-

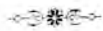
science ne sera pas lavée, lui répétant de sa voix la plus tendre : « Buvez avec la foi et le repentir de vos fautes ; buvez au nom de qui je viens, et vous serez guéri ! » Le coupable, consterné, demeure comme anéanti dans un sombre désespoir, tandis que l'Empereur dit avec doute et reproche à cette femme, dont le voile l'importune : « De quelles fautes voulez-vous qu'il s'accuse, puisqu'il est innocent de toutes fautes ? »

A ces mots, Marie est prise par tout son corps d'un frémissement involontaire ; mais loin de l'abattre, il relève l'énergie de sa parole. « Écoute, écoute, dit-elle au prince hideux qui se dérobe lâchement encore aux cris de sa conscience ; écoute :

*Toi qui mens à Dieu pour perdre une femme,  
Lépreux, repens-toi, prends garde à ton âme ;  
Le péché te ronge & te fait mourir ;  
Deviens innocent, Dieu Va te guérir.*



*Du mal qui t'étreint détache les serres,  
Des pleurs du remords lave tes ulcères ;  
Pareil à l'enfant qui tombe à genoux,  
Sois vrai : Dieu t'écoute ; il est parmi nous.*



*Ne l'entends-tu pas gémir sous mon Voile ?  
Lève tes yeux morts Vers sa pure étoile ;  
Sois de ta laidure comme du tombeau ;  
De larmes baigné tout coupable est beau !*

Alors l'amour de la vie l'emporte chez le mourant ; il cède au trouble inconnu dont il est saisi jusqu'à la pointe de ses cheveux ; et se mettant à crier du fond de sa conscience qui se brise, il confesse à Dieu, à l'Empereur, à cette femme qui le subjugue, et aux assistants qui frissonnent, que Marie, l'impératrice Marie était innocente ; que lui seul mérite la vengeance du ciel et de la terre pour avoir lâchement tenté de la séduire !

A ces paroles terribles, tout le peuple fond en larmes sur le sort de sa bien-aimée souveraine ; l'époux,

qui l'a fait mourir, se couvre le visage et se retire désespéré dans son cœur. Marie, toujours voilée, essaie par des accents qu'il croit avoir entendus dans les rêves de sa jeunesse, à consoler cette âme prête à s'élever de douleur, qui lui répond : « Ne me consolez pas, car je me hais moi-même plus que ce frère qui m'a trompé ; je me hais plus que je ne vais être haï de mes pauvres sujets que j'ai privés de leur mère. »

La femme s'arrête d'abord, car elle craint de mourir avant l'auguste joie qui attend son innocence ; enfin, tremblante à son tour, elle lui demande : « Cette femme, que vous avez livrée à la mort, l'aimiez-vous donc beaucoup ? » La réponse de l'Empereur ne se répand qu'en larmes qui parlent à Marie plus éloquemment que de longs discours. Ne pouvant résister au saisissement qui serre son cœur, elle rejette soudainement son voile et se montre. O surprise du ciel ! Tous deux se retrouvent comme à leur insu dans les bras l'un de l'autre, et sentent à l'immense bonheur de cette étreinte qu'ils ont également souffert. Ce ne fut qu'après avoir longtemps confondu leurs sanglots et leurs caresses que Marie retrouva la force de raconter sa délivrance et la protection miraculeuse de la Vierge, dont elle vient de répandre les bienfaits jusque sur son ennemi.

Le mauvais frère, au moment de l'aveu de son crime, avait été guéri comme au temps où Jésus touchait les lépreux de son doigt divin. L'Empereur lui laissa la vie, et suivant jusqu'au bout le précepte du fils de la Vierge, qui commande le bien pour le mal, il lui donna, dans la retraite où il se retira volontairement, toutes les richesses, qui lui eussent été douces avec une conscience pure.

Cette réunion miraculeuse répandit la joie dans Rome, où les pauvres surtout furent comblés des largesses de l'heureuse Marie. Elle avait si bien compris les privations du peuple, elle qui venait de les partager !

Si les Rois connaissaient la misère, ils ne verraient jamais un mendiant sans tressaillir.

Et la bonne impératrice Marie est encore couronnée dans le ciel des bénédictions des pauvres qu'elle a rencontrés sur la terre.

